

**Festival du Journal Intime
Saint-Gildas de Rhuys, 21-23 juin 2019**

Lecture sur le thème Bretagne

Les journaux personnels des écrivains, tout comme ceux des anonymes, attestent que la Bretagne est fréquemment perçue comme une région pas comme les autres. Elle a des caractéristiques et des spécificités bien à elle. La force de leurs impressions ressenties par les auteurs éclate au grand jour. On y retrouve les paysages, l'architecture, les coutumes locales. On visite Saint-Malo, Redon, la Pointe du Raz. On rencontre la mer et les tempêtes, on croise des marins et des paysans.

Les textes qui suivent mêlent ces récits de découverte ou d'approfondissement, dus à des voyageurs, à des touristes ou à des Bretons, et s'étendant depuis les années 1830 jusqu'à nos jours. Comme pour les séances d'hier, ces lectures font donc alterner les journaux d'auteurs connus et publiés, et ceux déposés à l'APA.

1. Jules Renard rapporte dans son célèbre « Journal » (Robert Laffont, collection Bouquins, 1990) le récit d'un voyage fait en Bretagne en juin 1904 en compagnie de Lucien Guitry (le père de Sacha Guitry). L'extrait choisi donne les impressions qu'il a ressenties sur une route de campagne près de Brest et à la Pointe du Raz. L'humour sarcastique de l'auteur de *Poil de carotte* n'épargne pas le souvenir de Sarah Bernhardt.

« Bretagne, du jeudi 23 juin au lundi 27 juin (1904).

Route de Brest. Un petit bonhomme avec une canne, et pieds nus.

Le sol breton tout nu. Rien entre lui et l'homme. De là, la nostalgie, le plus bel éloge de la nature et la plus belle critique du patriotisme.

Nulle part je n'ai vu plus de mendiants que chez ce peuple fier.

Un plein bateau de pupilles, bérets bleus avec pompons rouges. Une moisson de bleuets et de coquelicots.

Brest. Les vieux bateaux de bois qui trempent à peine dans l'eau.

À chaque sou, le mendiant remercie Dieu par un signe de croix, mais il se détourne, par ce temps de libres penseurs qui courant les rues et qui se mêlent d'être charitables.

La mer théâtrale à Saint-Malo.

Cheval breton. À notre passage, il s'apprête pour un quadrille.

Le genêt, la fleur lumineuse de cette nature sombre. De l'or dans du charbon. Contraste facile, effet sûr. C'est bien malin !

- Il fallait y penser, dirait Dieu.

Automobile. Les champs, les villages, les villes, viennent, comme hâlés par des cordes invisibles que nous tirons. Les commerçants travaillent, pensent même à des choses, mais c'est leur pipe qui rêve pour eux.

La Bretagne, tout de même, me paraît bien sombre : j'avais des lunettes fumées.

Les Bretons abusent du Christ, mais ils n'oublient pas les femmes, Marie et Madeleine.

Rien qui nous requinque plus que le salut de l'inconnu de la route.

Brest. Je sonne pour avoir à souper : on m'apporte trois boules de billard.

Le Faou, le marché aux porcs : du pur breton.

Pointe du Raz. La corde de Sarah qui s'est fait descendre dans le précipice de 80 mètres, histoire d'en faire plus que les autres. Les femmes ont moins que les hommes le vertige.
- À cause de la force, dit Guitry.

Les gamins suivaient. Je voulais montrer que j'ai le pied, non seulement marin, mais de chèvre, et je refusais de m'appuyer sur l'épaule de l'homme. Pudeur aussi : donner ma main comme celle d'une dame !

Les gamins jettent des pierres pour faire envoler les mouettes. Les guides parlent breton. Que disent-ils ?

- On voit l'île de Sein, aujourd'hui... On ne la voit pas souvent comme ça.

Ils ont l'air de parler pour eux et nous suivent obstinément. C'est l'amorçage.

Je rapporte des vues brouillées et des mots estropiés.

Voici le fauteuil de Sarah Bernhardt : elle s'est assise là. Avant, ça n'avait pas de nom.

Aujourd'hui, tous les Anglais en détachent un morceau.

J'allais le faire : je ne suis pas Anglais.

Près du fauteuil, un vrai petit strapontin. Vous l'appellerez désormais le strapontin

Durand. Vous direz que Durand s'y est assis. Nous verrons bien !

Cochons plus propres que leurs maîtres dans les maisons de terre battue.

Pointe du Raz. J'ai d'abord voulu faire l'Anglais, ne pas répondre. Puis, amorcé, amadoué, pris, j'aurais bien voulu accabler de questions le guide.

Les détonations, les coups de canon de la mer dans le rocher.

Un vent nous écrase nos lunettes sur les yeux comme des crabes. Pas une feuille ne bouge.

Nos silences. Nous nous taisons comme des druides. »

2. Soline Pronzat de Langlade, 1834 (APA 2610). Ce journal intime écrit en 1834-1835 est celui d'une jeune aristocrate de 21 ans, riche et cultivée. Une partie de son texte porte sur un voyage effectué en Bretagne en compagnie de sa mère et de sa sœur. Soline possède un tempérament mélancolique, qui a été renforcé par la mort prématurée de son père et de son frère aîné. Elle apprécie la sauvagerie des paysages bretons et les décrit avec des accents romantiques. Nous vous en proposons deux extraits, le premier sur la ville de Redon, le second sur les Forges de Paimpont.

Redon.

« Les lumières brillant çà et là et nous avertirent que nous approchions de la ville. L'obscurité était complète. Seulement la grande tour ciselée de l'église nous frappa à notre arrivée.

Le lendemain, nous pûmes mieux voir à notre réveil, de la fenêtre de notre chambre d'auberge, les environs de Redon qui se dessinent parfaitement à l'œil et paraissent tantôt nus et découverts comme une lande avec une maison au milieu, tantôt frais et charmants comme un bouquet de bois s'élevant en colline.

Le chœur de l'église entouré d'une longue grille de fer imprime une imposante gravité au lieu saint. Cette distance inspire un respect profond.

J'ai été étonnée de trouver à Redon une promenade presque semblable à La Mothe de Rennes, terminée à peu près comme elle avant l'inspiration de la fontaine. Seulement la vue est beaucoup plus étendue à Redon. Un petit escalier de pierre conduit au port, sur lequel on voit plusieurs jolies maisons. Son aspect est animé et vivant. Des bâtiments beaucoup plus considérables que je ne me l'étais imaginé à l'avance y séjournent.

De toutes les villes que j'ai visitées cette année, celle-ci m'a paru la plus agréable. C'est peut-être une singularité de goût, qui m'est particulière, mais je la préfère même à Pontorson, petite ville qui me semblait si riante et si neuve. La bonhomie des habitants de Redon nous avait considérablement prévenus en leur faveur. Contraste véritable avec la froide dignité des habitants de Rennes. Mais comme tout ce qui plaît dans la vie, il fallut quitter Redon. Je le suivais du regard quand nous roulions rapidement sur la route, bordée de chaque côté de larges plaines couvertes de moutons et d'oies, et couronnées d'une vaste barrière de rochers et de pelouses, tantôt vertes et plantées, tantôt noires, pierreuses ou rouges. »

(...)

« L'instant du départ arriva enfin et nous reprîmes avec joie la route. Les souvenirs antiques reviennent sans cesse quand l'œil parcourt cette vieille Armorique semée de célébrités et de champs de bataille. Nous foulions cette terre foulée par tant de générations de barbares, de Romains, de Gaulois et de Francs. Nous approchions de Vannes, la vieille ville si célèbre autrefois dans le temps de ses petits Rois, qui se battirent même contre César le grand empereur, qui ne dédaigna pas de venir en personne à la tête d'une flotte pour l'infraction au droit des gens... Vannes la vieille, dont les habitants se détachèrent six siècles avant J.-C. pour s'aller camper sous la conduite de Sigovèse, au lieu d'où l'on voit Venise. »

Les Forges de Paimpont

« Après avoir quitté Ploërmel, nous n'eûmes plus à gémir sur les arides campagnes qui nous environnaient la veille. Les paysages charmants se découvrirent bientôt. Un site me charma près de Beignon. La nature l'avait embelli de larges rabines plantées d'arbres centenaires. Des rochers énormes taillés en tous les sens sans nuire à la fraîcheur des prairies, bordant les sinuosités de la rivière ? Au près se voyaient de petites pelouses arrondies où les moutons par centaines broutaient l'herbe rare et vis-à-vis paraissait une petite maisonnette à peine achevée avec son verger, son jardin. Une avenue de peupliers terminée par une croix ; et plus loin, dominant le paysage, le clocher de l'église s'apercevait comme le point de communication des habitants de cette solitude avec les gens de la bourgade.

Bientôt une route de traverse nous conduisit aux fameuses Forges de Paimpont. Nous nous attendions à jouir du spectacle de ces grandes machines agissant toutes de concert, et nous fûmes trompés dans notre attente, la sécheresse de la saison ayant interrompu les travaux. Quelques hommes restaient encore pour les choses indispensables. Ne sachant trop où nous diriger, nous priâmes un des ouvriers de nous conduire. [...] Mr Maquet nous ayant rencontrés se chargea de la meilleure grâce possible de nous démontrer la méthode observée dans l'établissement et nous expliqua l'emploi de chaque machine. Nous avons déjà admiré la forêt avec sa pièce d'eau. Mr Maquet nous fit observer qu'elle fut jadis le séjour de l'enchanteur Merlin qui, disait-il, en fit le théâtre de ses merveilles. J'accusai mon ignorance en cette circonstance, et je cherchai en vain le précipice de Bradamante et les sentiers épineux fréquentés par les chevaliers et les amazones du siècle du fameux Charlemagne. »

3. Pierre Loti, dans les années 1870, séjourne à plusieurs reprises en Bretagne, il y puisera la matière de certains de ses romans. Voici deux textes extraits de « Cette éternelle nostalgie », Journal intime 1878-1911 (éd. de la Table Ronde,

1997) : l'un évoque une mémorable soirée d'ivresse, l'autre dresse le portrait de son ami Pierre Le Cor, qui sera à l'origine du personnage de son roman « Mon frère Yves ».

« Lorient, janvier 1878. « Ça me va comme des guêtres à un lapin », disait Pierre d'un air navré, en contemplant certain costume bourgeois qui en effet lui allait fort mal. Il était assis, accoudé sur une table, au fond du cabaret borgne tenu par Mme Hollichon, rue du Port, établissement renommé parmi les frères de la côte. Il était absolument gris, les yeux sombres et éteints, la lèvre contractée et dédaigneuse ; dans ces moments-là il était capable de tout, comme dans ses anciens jours....

À côté de lui, il y avait le grand Barazère, marin du commerce, qui venait de se faire apporter quinze verres d'eau-de-vie, et les avait successivement vidés, puis brisés à coups de poing, avec le terrible sérieux de l'ivresse bretonne ; les débris de ces quinze verres couvraient la table sur laquelle il venait de poser ses deux pieds. Il y avait encore Coniat, tranquille et souriant, auquel on eût donné l'absolution sans billet du confesseur, et qui était le plus gris de tous et le plus indomptable. Il y avait enfin deux frères de la côte, deux blackboules, déserteurs de tous les pavillons, forbans toujours, et pirates à l'occasion, deux connaissances de Pierre, deux compagnons des anciens jours.

Et tout cela c'est ma bande, tout cela c'était mes amis.

En face de nous, il y avait un groupe de gens qui ne nous plaisaient guère, des ouvriers suspects, qui buvaient avec deux filles publiques.

Il pouvait être deux heures du matin : le cabaret de Mme Hollichon était depuis longtemps fermé pour les gens du dehors ; mais il conservait une lampe fumeuse pour ceux du dedans, consommateurs clandestins qui étaient ses pratiques.

On sentait qu'il y avait des coups de poings dans l'air et que cela tournait mal ; déjà le grand Barazère avait relancé le poêle et de la graisse bouillante pour faire frire ses pièces d'or. Et la mère Hollichon qui, elle aussi avait un peu bu, commençait à trembler.

- Qu'est-ce que c'est que ces matelots, disaient les ouvriers, qui viennent ici faire la loi ? Qu'est-ce que ce garçon qui est avec eux, le plus jeune de tous... et qui a l'air de les commander ?...

- Celui-là, dit Pierre, celui-là ? – faudrait qu'il aurait des moustaches celui qui y toucherait.

[...]

Pierre, d'un premier coup de poing en avait chaviré deux ; il était trop tard pour arrêter la mêlée. Les autres furent renversés sur les premiers ; ... tous étaient par terre, et Barazère frappait dans le tas à grands coups de table, éparpillant sur les ennemis les débris de ses quinze verres...

Alors on entendait au-dehors le bruit connu des sabres-baïonnettes : la patrouille heurtait à la porte avec la crosse de ses fusils...

Madame Hollichon, saisie d'une pâmoison subite, était tombée les quatre fers en l'air derrière son comptoir...

Tableau final et moralité :

Dégueppissement rapide de la bande par-dessus les murs du jardin... »

Portrait de Pierre Le Cor
(Plounès, février 78)

« Pierre Le Cor. – Mon ami Pierre a vingt-six ans. On lui en donnerait trente ou trente-cinq ; excepté quand il sourit. Dans ces moments très rares où paraît son sourire, sa physionomie se transforme. Alors on voit qu'il est très jeune.

De haute taille, étonnamment large de poitrine, avec des bras d'hercule, des muscles de fer. La figure à peu près imberbe, d'ailleurs entièrement rasée. Basané, bronzé par tous les hâles de la mer ; des sourcils froncés, sous lesquels sont profondément enfoncés des yeux brun clair, qui dans la vie ordinaire conservent une expression impassible de 'regard en dedans'.

Le nez extrêmement fin et régulier, la lèvre méprisante, quelque chose de grave, qui tient du moine et du soldat.

Signes particuliers : tatoué au bras droit d'une ancre et d'un bracelet. Un jour qu'il était gris, il s'est cassé une de ses belles dents de devant. N° matricule : 2091 Paimpol.

Au moral, un souverain défi jeté à toutes choses, un souverain mépris pour les hommes, pour tout ce qui n'est pas lui ou moi. Une sorte de philosophie naturelle, qu'il s'est faite tout seul. Ne croit à rien, qu'à sa vieille mère qu'il adore...

Au premier abord, on reconnaît qu'il est impossible de la réduire par la force, ni de l'intimider. Comme notes de service : « indiscipliné, indomptable, l'homme le plus capable du bord et le plus marin ». Ses jours de prison ne se comptent plus, non plus que ses nuits de fers.

Le marin en bordée, tapageur, ivre, indomptable ... longtemps, ç'avait été lui. Le matelot qu'on ramassait le matin dans un ruisseau, à moitié nu, dépouillé de sa chemise et de son porte-monnaie... longtemps, ç'avait été lui. C'était lui encore le matelot échappé qui buvait l'absinthe à pleins verres et rouait de coups les gendarmes.

[...]

Au fond, tout au fond de lui-même, sous cette rude enveloppe, une sensibilité exquise, une délicatesse, un cœur d'enfant. Courageux jusqu'à la témérité, brave, loyal, compatissant pour les petits et les malheureux, dévoué jusqu'à l'héroïsme pour ceux-là qu'il aime.

Voilà qu'une pauvre paysanne bretonne a su prendre ce cœur – qui tout au fond était resté peut-être ce qu'il était enfant, un cœur de paysan breton. C'est Marianne sa femme qui a accompli ce miracle, et depuis six mois qu'il est marié, on ne reconnaît plus Pierre. »

4. Goulven Pelleteur, *Tampere 73*, 14 p. (APA 3706). Goulven Pelleteur, né en 1949, est sculpteur. Prenant pour fil conducteur une aventure vécue en 1973, entre la Finlande et la Belgique, il nous invite dans ce texte écrit en 2005 à une balade dans son passé et ses réflexions, « en préférant les coqs à l'âne et les digressions à un cheminement linéaire ». Il y parle de souvenirs de famille, d'enfance, d'histoires que racontait son père, et notamment de ses origines bretonnes. Dans le texte qui suit, il évoque notamment l'origine du prénom Goulven ainsi que le personnage de son arrière-grand-père, « Yves le fondateur ».

« Je me considère comme un alliage entre Celtes, Latins et Judéo-flamands... [...] Mon patronyme : Pelleteur. Vous pourriez croire que cela a rapport au terrassement, à la pelle. Eh bien non. Pelleteur en breton, cela autrefois voulait tout simplement dire

barbier, coiffeur. C'était ce qui était inscrit sur les enseignes. C'est un mot d'origine italienne, romaine... pellet, la peau, le cuir, le poil. Pelleterie voulait dire tannerie, Pelleteur barbier. Mon prénom : Goulven. Dans une légende bretonne, saint Goulven naquit vers 500 après J.-C. Sa mère arrivait d'Angleterre et accoucha sur la grève que l'on nomme aujourd'hui grève de Goulven, [dans le] Finistère nord, face au Pays de Galles. Dans une autre légende, on dit que saint Goulven arriva sur un bateau de pierre. En fait, Goulven est une déformation de Gauvain. Dans la « quête du Graal », le seigneur Gauvain est le neveu du roi Arthur. En anglais, Gauvain se dit Gwen. Bretagne, Grande-Bretagne, un va-et-vient permanent... beaucoup de similitudes, d'analogies climatiques, géologiques. Ça n'est pas pour rien que le film de Polanski *Tess d'Urberville*, dont l'histoire se passe en Irlande, fut tourné en Bretagne, ça n'est pas par hasard si pendant la dernière guerre les premiers Français à rejoindre le Général de Gaulle en Angleterre furent des Bretons. Ils ne faisaient que perpétuer une tradition multimillénaire de va-et-vient et d'échange. Il ne faut pas non plus oublier que ce sont des moines irlandais qui évangélisèrent la Bretagne. [...]

Mon arrière-grand-père paternel, Yves Pelleteur, celui que j'ai déjà nommé le fondateur de la dynastie des Pelleteur, [...] naquit en 18... Il faut aussi mentionner que tous les hommes de ma famille du côté paternel se nomment ou se nommaient Yves, comme le fondateur dont nous allons parler. Mon oncle, le frère de mon père, s'appelait Yves. Mon père s'appelait Joseph Yvon, mais j'ai toujours entendu ma mère l'appeler Yves. Moi je m'appelle Goulven Yves-Marie Georges Joseph. Depuis longtemps j'ai choisi Goulven comme nom d'artiste, ne faisant que perpétuer une tradition multiséculaire en vigueur chez les coiffeurs, les proxénètes et les sculpteurs : César... Armand... Michelangelo... Monsieur Maurice... Monsieur Albert... Madame Claude. Cependant dans la vie courante je me fais souvent appeler Yves tout court, pas Yves-Marie. [...]

Yves Pelleteur le fondateur naquit en 18... dans un petit hameau de la Bretagne profonde. D'après l'état-civil officiel, ses parents étaient cultivateurs. Je dis bien d'après l'état-civil, car dans la mémoire orale familiale, jamais ne furent évoquées les origines d'Yves le fondateur. Il fut toujours présenté comme un enfant abandonné. On dirait de nos jours un enfant de la DDASS. Cet homme, Yves Pelleteur le fondateur, transmet énormément de choses, de valeurs, à son petit-fils, mon père, qui me les retransmit. À douze ans, Yves le fondateur fut placé à l'école des mousses de Brest. Qu'était-ce que l'école des mousses ? Au temps de la marine à voiles, la Royale avait besoin d'hommes robustes, coriaces et pugnaces, en grande quantité. Des matelots, des gabiers, des timoniers... Les risques étaient énormes. L'école des mousses avait pour but de recueillir des enfants abandonnés (ou que leurs parents n'avaient pas les moyens de nourrir) en bonne santé, de subvenir à leurs besoins et de les élever à la dure pour que, le plus rapidement possible, ils puissent servir sur les navires de guerre. L'éducation était spartiate mais on ne négligeait pas la formation intellectuelle pour autant. [...] Yves le fondateur fit donc carrière dans la marine royale (on dit toujours en Bretagne la Royale pour la marine de guerre, de façon à la différencier de la marine marchande) et prit sa retraite relativement jeune, avec le grade de premier maître timonier. En fin de carrière, bien que n'aimant ni les gendarmes ni les douaniers, il commanda la frégate des douanes de la circonscription maritime de Brest. Il avait fait jurer à mon père de ne jamais se lier d'amitié avec un gendarme ni avec un douanier, car ces gens-là disait-il sont toujours en service et ne respectent pas l'amitié. »

5. Anatole Le Braz est un écrivain et un folkloriste de langue bretonne, qui a pris une part très importante dans le mouvement régionaliste en Bretagne à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e. Deux textes extraits de ses carnets de « Voyage en Irlande, au Pays de Galles et en Angleterre » (Pr. Univ. Rennes, 1999) montrent comment il voit le reflet de la Bretagne dans ces autres pays du monde celtique.

(p. 47-48) De Rennes à Londres

« Ce vendredi 14 avril 1905. – Je suis parti de Rennes à 3h15, salué d'une ondée sur le boulevard de la gare, puis d'une nouvelle ondée presque au départ de Rennes. Par instants une éclaircie ; du soleil sur le vert des prés et sur les ajoncs fleuris ou sur les touffes de primevères qui étoilent les talus de la voie. Ciel lourd et bas sur Combourg dont j'entrevois au passage le clocher de l'église et les deux toits aigus de deux tourelles, formant une sorte de triangle avec le clocher dans le fouillis des arbres : on n'entrevoit que ces deux tourelles sur les quatre. Aperçu au passage un étang avant Dol. A Dol il pleut à verse, une pluie rectiligne, et le ciel d'un noir violet sur les lointains de la plaine doloise. Une brume d'eau étouffe le paysage printanier.

Erré à travers Saint-Malo. Gagné la grève pour aller au Grand-Bé. Mais la mer encore trop haute ; ai dû rester planté sur le sentier de pierre que balayait encore à son extrémité, du côté de l'île, un reste de mer trop haute. Ciel lourd de pluie sur Dinard et Saint-Briac ; plus clair vers l'est, avec une lumière livide sur l'îlot du Grand-Bé. Revenu sous la pluie toujours obstinée. Pataugé dans les vieilles rues. [...] Des soldats m'ont abordé pour me demander la rue Sainte-Barbe. Il pleuvait : le pavé gras, pas de lumière. On n'ouvre les guichets qu'à 20h30 sur les quais, et nous partirons au plus tôt à 23 heures faute d'eau. J'entre dans un café et y lis, dans le *Salut*, que les Surcouf sont les descendants des rois d'Irlande. Voilà un détail inédit. Y arriverai-je jamais dans cette Irlande ? En tout cas je l'aurai bien gagné. »

p. 99-100 Drogheda et Ballybay

« Samedi 22-mardi 25 avril [1905]. À Droghera, nous devons changer de train. À Dundalk, nous sommes en vue des montages de Mourne, sur notre droite. Après Dundalk, on dirait qu'on roule entre Guingamp et Morlaix : accidents de terrains, landes, ajoncs en fleurs, petites chaumières avec deux bouts de cheminée, blanchies de façade, la porte au milieu entre deux lucarnes. À Inniskeen, type d'église sans village, quatre ou cinq chaumières espacées, l'église au-dessus, tour sans flèche, mais relativement opulente. Des murs de pierres dans les champs, de vieilles routes sinueuses et grises, une rivière à l'eau noirâtre, pleine d'îlots de joncs, faisant étinceler ses écailles, et toujours des ajoncs fleuris. Il y a de la sauvagerie dans tout cela, mais pas trop rude encore. Cela reste dans la note bretonne.

[...] Dans le train, des têtes gaéliques, glabres, fines et un peu sournoises, mais rappelant trait pour trait des gens de Ploujean et d'entre Morlaix et Plestin. La figure un peu triste, généralement. De hauts melons comme coiffure. Le soleil s'est caché : cela devient noir, comme dans le Reûn-Dû. [...] Près des fermes, des tas de foin tout à fait semblables à ceux de Bretagne, ronds de forme et la base moins large, avec une perche servant d'étai. À Ballybay, un parc de landlord, avec un petit lac tout bleu entre les arbres. [...]

Monaghan Road : une gare de pierre, en style ogival. Une vieille vient chercher sa fille : elle est enveloppée dans un tartan et, par-dessus sa tête, a encore un fichu de laine. Le bas de sa jupe noire est bordé d'un ourlet vert. Toujours des paysans qui hersent, avec des chevaux fort bien ma foi ! Les vaches dans les prés sont petites, toutes semblables à leurs sœurs de Bretagne. Les champs sont séparés par de petits talus à primevères, surmontés d'une haie vive non taillée. Toujours, toujours l'ajonc. Il reparaît, tenace, même dans les terrains livrés à la culture. Terre maigre, blanchâtre, zébrée de menus sillons. Souvent la maison de ferme est en chaume, la toiture des crèches en ardoises. »

6. Gérard Kersagat est originaire d'Erbray près de Chateaubriant. Dans les années 60, c'est un jeune professeur de français dans un collège technique. Marié à Micheline (qu'il surnomme Juvénie dans son journal), ils ont un bébé de quelques mois, Yves, dit Le Gros Lu. Dans son journal alternent récits de rêves, observation du quotidien en famille et au travail, réflexions sur ses origines bretonnes. Nous écouterons deux textes : Quimper-coretin en Cornouaille, et Une ferme isolée

Journal 1966, p. 62 et 67

« Quimper-coretin, en Cornouaille.

Max Jacob écrivait : 'J'ai retrouvé Quimper où sont nés mes quinze premiers ans/Et je n'ai pas retrouvé mes larmes.'

Dans la gueule du poisson sacré, signe du Sauveur, l'arête qui est la côte de saint Corentin. Hélas, les vieux saints ont quitté leur niche – reste la vaisselle douce.

Je suis d'ici aussi – cette capitale de la Petite Bretagne. Un jour, marchant avec Tonton, rue du Chapeau Rouge, rue Kéréon, ma main dans la sienne – tirant mon regard, les flèches sublimes, la Jérusalem céleste. Lui entrant au 15 de la rue Kéréon, chez la marchande de coiffes. – Je suis Georges Loyer d'Erbray, je voudrais souhaiter le bonjour à Jean Le Hénaff... Surprise de la bonne femme, elle-même coiffée de la « bourleden », celle du pays « Glazik » (pays de Quimper)... Comment un monsieur bien mis, comme celui-ci, peut-il vouloir parler à un galvaudeux, qui volerait même le jour de Pâques ? Jean Quasimodo, un boit-tout en plus ! Tonton savait bien qu'il n'était pas son gars à elle, mais celui de son bonhomme – bien obligé de loger le paria sous les combles !

[...]

À Quimper-coretin, au pied de Gradlon – le roi magnanime – à cheval sur son palefroi de granit, entre les tours jumelles de la cathédrale – commencent, aujourd'hui, les grandes Fêtes de Cornouaille.

(Rue Kéréon, jadis, juste devant la marâtre de Jean Le Hénaff, devant sa boutique, ma sœur Eliane et moi – tous deux enfants parmi d'autres enfants. Longue attente au bord du trottoir, le cœur haletant – ô violon archaïque – sous les hautes maisons à encorbellement... – Les voilà ! Les voilà ! – enfin ! – longues guirlandes aigües des binious, les premières bannières, les mille et mille costumes, les trois mille coiffes, tous les pays de la Petite Bretagne, ceux de Léon, de Cornouaille, ceux des pays de Vannes, Rennes, Nantes... Envie de pleurer, car j'ai l'impression de voir défiler devant moi tous les ancêtres et les ancêtres des ancêtres, Monsieur saint Yves et Georges Cadoudal...) Je n'ai pas honte de l'écrire, j'aime le folklore – le plus compassé, le plus brut, naïf et paysan. »

p. 51 (Gérard accompagne un ami, Jean-Claude, qui doit livrer un meuble dans une ferme isolée)

« On passe non loin du château de la Motte-Glain. Nous sommes là sur les franges de la Bretagne, à toucher l'Anjou. On file par une petite route, on aboutit à une ferme. On s'est trompés, sûrement. Il faut continuer par un chemin défoncé, une charroyère. Jean-Claude conduit comme un vrai pilote. Il a 18 ans, il vient de passer le permis. La ferme est au bout d'un champ, à des kilomètres de tout clocher : une longère aux murs de mauvaise pierre et de torchis. Personne. Jean-Claude appelle : Y a-t-il quelqu'un ? On ne peut pas remporter l'armoire, pourtant. Mais soudain, un type sort d'une étable, déguenillé, hirsute. C'est Julien Guihard, le petit-gars à la mère Dudouet. Un choc pour Jean-Claude et moi. En voilà une victime du progrès – les filles ne veulent plus s'enfermer au fond de la brousse, les pieds dans la boue, le purin. Au moins veulent-elles un peu de confort, l'électricité et l'eau sur l'évier. Ici, rien de tout ça : pas de poules à picorer dans l'aire, pas de coq sur le fumier, pas de lapins dans leurs niches, pas de chevaux surtout à qui on peut parler – mais un tracteur au milieu de la cour. Dans les fermes d'antan, il y avait le père, la mère, les « garçailles », la bonne, le valet et la grand-mère, au bout de la table, à éplucher les légumes, qui touchait le mal à l'occasion, le feu, le « carré et le chapelet », la grand-mère au rosaire, la grand-mère à Dieu et au Sacré Cœur de Jésus, la grand-mère au reposoir de la Fête-Dieu, la grand-mère à toutes les fleurs de l'autel de la Vierge, la grand-mère aux plantes, à la vinette et à la sauge, la grand-mère aux galettes, un peu sorcière sous son arbre aux fortes racines... Mais dans cette ferme, il n'y avait rien, pas la moindre trace de vie, île perdue au milieu de l'océan, île nue, baignée. Autant crever, d'ailleurs il crève le gars, ça se voit – boîtes de conserve et litres de rouge dans la cheminée. »

7. Marie Lenéru (1875-1918), dramaturge et diariste, a vécu toute sa vie en Bretagne. Elle a laissé un journal intime, tenu de 1893 jusqu'à sa mort. Elle y confie d'une âme stoïque ses souffrances et le besoin de beauté et de perfection intérieure qui la tourmente. Le texte suivant est tiré de son « Journal » (édité par Crès en 1922, réédité en 1945 par Grasset et en 2007 par Bartillat) et portant sur le paysage breton et la contemplation de la mer.

« 7 avril 1899.- Je veux me mettre des blancheurs d'écume dans l'âme ; j'en ai tant regardé aujourd'hui. Au cimetière de Plougonvelin, j'ai senti qu'on pouvait mourir ici, mourir vengé et rassasié du spectacle emporté.

Ailleurs les hommes se sont enfouis ; il n'y a que près de la mer que l'on remonte à la surface.

Aujourd'hui, il vente furieusement. En dépit du froid et de la pluie de sable, je suis allée trois fois, et j'irai encore voir les lames comme à la chapelle en temps de retraite.

« 8 avril 1899.- La mer hier était défigurée. Elle crachait de l'écume par toute cette énorme mâchoire qui vient mordre dans notre baie. Un cirque de bave ; on aurait dit, sur toutes nos plages, que des lèvres se soulevaient et montraient des dents à l'infini (...)

« Le Trez-Hir, vendredi 11 août 1899.- Hier soir, baie irisée, mer lourde d'être calme, épaisse et sans transparence, comme l'opale. Je ne savais pas que cela pût être aussi varié. Je ne suis plus si sûre de tant préférer les montagnes.

« Mardi 22 août 1899.- (...) Je lisais dans un creux, sur ce qui restait de la plage, car nous sommes dans les grandes marées et la mer ne s'arrête plus. Dans ma profonde petite crique, entre les parois creuses de la dune, je ne voyais que l'eau verte et bleue, je sentais l'ébranlement de ses mouvements lourds ; j'avais un escalier derrière moi. Toute cette forte agitation silencieuse, dépouillée de l'illusion humaine du bruit, contient encore plus de mystère et d'absurdité. L'eau a tellement l'air de travailler, à mesure qu'approche l'heure de la plus grande marée, on dirait qu'elle se hâte pour arriver à temps. Elle ne descend pas avec la même vivacité. Tous les soirs, le reflet d'or de la lune sur la mer encore très bleue est quelque chose de large, d'intense, de régissant.

« Vendredi 8 septembre 1899.- Il fait froid, il fait net et sonore car la sonorité se voit et se respire aussi. J'adore cette saison, la lumière y tombe d'une manière plus intime. Il n'y a plus de midi, mais un matin qui va jusqu'au soir. L'automne de la mer n'est pas rouge, il est blanc. La lumière qui rentre aux fenêtres est celle qui passe sur la neige, lumière froide et brillante qui arriverait tout aiguisée des pôles. Les promenades sur la plage à 8 heures, c'est exquis, bleu, rayonnant ; les côtes à belles arêtes vives et tout autour les nuages d'horizon, les nuages en rangs de perles qui sont éternellement les nuages de beau temps sur la mer. (...) J'aime cette promenade du matin sur l'énorme plage déserte, sur le sable dur et brun comme un tapis de caoutchouc, respirant à chaque souffle tous les parfums de ma toilette, avec l'arrivée majestueuse des grandes vagues, roulées comme des tuyaux d'orgue, intactes sur un front de vingt mètres, la retombée étincelante, puis neigeuse, la grande salutation des lames. (...) L'autre matin, marée très basse, je me suis avancée sur le sable mouillé, poli comme un miroir, et puis le miroir est devenu si parfait, le ciel s'y enfonçait tellement loin que je n'ai pu continuer, prise de vertige, marchant dans le vide.

« 15 mai 1900.- Il vente en tempête, Les arbres ont l'air de se confier des histoires drôles et de ne pouvoir garder leur sérieux. »

8. Charles Le Goffic (1863-1932) poète, romancier et critique littéraire, a célébré la Bretagne dans son œuvre et milité au sein de l'Union régionaliste bretonne. Ce texte extrait de « Sur la côte », (Paris, Armand Colin, 1897) raconte la tempête qui a frappé en décembre 1896 l'île de Sein et dont il a été témoin.

« Dimanche, île de Sein. – La tempête n'a cédé que le 20. Elle avait commencé le 3 au soir et se déployait dans toute sa force le lendemain, 4 décembre, jour de la Sainte-Barbe, entre deux et trois heures de l'après-midi. Le vent était d'ouest-sud-ouest, la marée de 98. Pauline Ménou, qui tient auberge sur le port Saint-Guérolé, sortit le matin pour assujettir ses volets. Un écran de brume jaune fermait l'horizon ; la mer était couleur de plâtre. Dans la nuit, il y avait eu du tonnerre et des éclairs. A ce moment, Mathieu Posmoguer, premier adjoint faisant fonction de maire, passait devant l'auberge. Il dit à Pauline Ménou : « Le baromètre est comme fou. Il descend, descend.... Je ne sais pas si nous serons en vie ce soir. » Effectivement, le baromètre de chute en chute, tomba à 715. « J'ai vingt-cinq ans de service, me disait le syndic, j'ai vu des cyclones et des typhons. Le baromètre descendait à 722, même à 720, jamais plus bas. » Tout le jour du 4, la marée

ne « déchala » pas ; il y eut à peine de jusant. Grave symptôme, qui inquiétait les plus fermes : que serait le flot, grossi de toute cette réserve, porté, appuyé sur elle ? Ce qui mettait le comble à l'inquiétude, c'était que deux fois de suite déjà, en 1865 et 1879, le raz de marée était survenu un 4 décembre. Ce retour d'un lugubre anniversaire frappait les esprits naturellement superstitieux. En 1865, circonstance terrible, le raz eut lieu de nuit ; en 1879 par tempête de neige et grêle. Cette fois, heureusement, il faisait jour ; le temps était gris, mais on voyait à cent mètres devant soi. En prévision d'un sinistre, les chaînes avaient été doublées sur les bateaux ; toutes les ancrs mouillées.

Les trois sloops pontés de l'île, le Zénith, le SFM et le JMJ étaient sortis de la veille. Légers à la lame, flottant comme des œufs vides, ils auraient immédiatement rompu leurs bouées, seraient partis en dérive. À dix heures, la mer commença à monter et tout de suite elle devint énorme. Un mur de houle cernait l'île. On ne voyait que de l'écume giclant, fusant à des hauteurs prodigieuses et qui s'abattait comme une neige autour de l'île. « Nous étions là-dedans comme au fond d'une cuvette », expliquait le docteur Prigent. L'île, en effet, par temps calme et prise du tertre de l'Ifran, n'a que trois mètres cinquante au-dessus du niveau des hautes mers. Le point le plus exposé, immédiatement menacé, était Beg-ar-Ralé : il n'y a là que des pâtis et du sable ; très peu de rochers ; une digue trop faible et trop basse. Elle rompit brusquement au centre, et, par cette brèche sans cesse élargie, la mer se jeta sur l'île. Elle couvrit les champs, renversa les clôtures, combla le Len (sorte de marécage en contre-bas du bourg) et, du Len débordant vers le village, entra dans les maisons du Poul. Les habitants s'étaient enfuis. Ce Poul est le quartier pauvre du village. Les maisons, pour la plupart, n'ont pas de crépi intérieur ; le sol est en terre battu ; quelques-unes sont sans plafond. On pouvait craindre que de là, par les canaux naturels des petites rues, la mer, gagnant les maisons du centre et de la rade, ne fit sa jonction avec la mer du sud qui battait le quai. Il eût fallu alors, comme en 1865, se réfugier sur les toits, dans la tour de l'église... L'inquiétude venait d'ailleurs. Toute la population, sur le port, regardait anxieusement vers la digue de Lengana qui ferme la rade au sud : une seule fissure dans cette digue et toute la flottille à l'ancre, la vraie richesse de l'île, était dispersée, chavirée, broyée. La mer, déjà si grosse dans le port, se fût enflée démesurément. La digue résista, quoique faible. Avec vent du Nord ou Nord-Ouest, un jour d'équinoxe, elle eût cédé. La catastrophe eût été complète... »

9. Marthe Jenny, Un voyage à Saint-Malo (APA 1813) est une jeune fille de quinze ans d'origine bourgeoise, habitant Nogent, qui fait en 1890 un voyage en train à Saint-Malo avec sa famille. Dotée d'un esprit gai et observateur, elle s'amuse beaucoup, décrit les lieux visités (Dinan, Cancale, Rothéneuf, Dinard, le Cap Fréhel...) mais aussi les autres visiteurs et touristes qui suscitent sa curiosité.

« 9 heures ! Déjà notre toilette est faite et notre thé pris. Le temps est gris, mais assez sûr. Saint-Malo nous paraît intéressant, sinon joli. C'est une bonne vieille ville bretonne composée de maisons aux petites fenêtres, d'un aspect très pittoresque ; cela transporte bien loin de nos pays, ces rues étroites et peu claires, peuplées de bonnets bretons, on voit des paysans tout à fait couleur locale, des femmes en coiffure aux longues ailes et en fichu dont les plis sont rassemblés dans le dos par une broche. Nous avons vu des bassins formés par la mer où il circule de très gros bateaux ; dans celui de la cale sèche il n'y a pas d'eau et l'on y répare les bâtiments. Nous nous réjouissons de contempler bientôt la belle mer ! (sans calembour). »

« Nous nous sommes promenés dans la ville qui est très curieuse et sur les remparts, une des curiosités de Saint-Malo. Que la mer est donc belle et bleue, et toute parsemée de rochers ! Qu'il fait bon ! Cet air salin nous a creusés et nous avons mangé comme des loups en rentrant à l'Hôtel de France.

Nous avons arpenté le port qui est admirable, c'est inouï la variété des distractions que l'on rencontre à Saint-Malo : remparts, port, mer, rochers, jetée, environs, tout y est beau. Nous avons été au Môle, sur une petite jetée avançant beaucoup dans la mer, qui se déferle avec violence contre les rochers. Le vent était si fort que nous étions forcées de tenir solidement nos chapeaux pour qu'ils ne se sauvent pas. C'est cela qui nous fouette le sang, cette bonne brise marine ! Elle vaut tous les apéritifs du monde. On se sent revivifié, on respire à pleins poumons cet air pur et sain.

Nous avons assisté au départ de la *Diana* pour Southampton. Elle y emportait une énorme cargaison de beurre, d'œufs et de prunes. C'est amusant, le mouvement d'un bateau en partance, l'arrivée des passagers, le chargement des marchandises ! Saint-Malo est charmant et pittoresque et empreint d'un cachet tout particulier. »

« Jeudi 14 août.

J'écris de la plage où je suis assise sur un rocher. Autour de moi, la mer, l'immensité ; en bas, nos parents, des baigneurs, un sable doux, fin et brillant comme de l'or, des rochers couverts d'algues où l'on glisse ! On croit qu'on va tomber dans les flaques d'eau de mer et l'on se raccroche avec ses mains. C'est délicieux. Père nous a rapporté de Paris nos vaillantes pelles avec lesquelles nous creusions tant de beaux trous à Villers. Malgré mes 15 ans, je ne dédaigne pas de jouer avec le sable. Cela me donne même envie, de voir les enfants barboter pieds nus dans la mer et courir dans le sable doux et chaud. C'est ainsi que nous faisons à Villers, j'étais alors une heureuse fillette, mais mon grand âge m'interdit à présent de me déchausser ! »

J'écris encore perchée sur un rocher en face du Grand Bé où est le tombeau de Chateaubriand ; la marée montante nous a empêchés d'y aller, mais nous nous consolons en faisant le tour des remparts.

J'ai les lèvres toutes salées et je hume ce bon air avec délices. Je viens de ramasser quelques coquillages.

Comme la mer monte vite ! Elle couvrira bientôt toute la plage qui nous sépare du Bé et ce beau sable d'or où l'on enfonce comme dans un tapis de Smyrne.

Oh, que je m'amuse ! Dieu que j'ai du plaisir en perspective ! Nous discutons quels jours nous irons à Saint-Sevran, à Dinard, dont on parle sans cesse autour de nous. Nous irons en bateau à Dinan, en tramway à vapeur à Paramé et Saint-Sevran, en omnibus à Cancale, nous userons de tous les moyens de locomotion, excepté le ballon. Père compulse la feuille rose où sont inscrites les heures de départ et celles de marées. Je suis heureuse, heureuse ! »

« Vendredi 15 août.

J'écris sur le port, assise sur une chaîne qui balance un peu mollement. Nous attendons qu'on ouvre les écluses et qu'on fasse glisser le pont pour laisser entrer un vaisseau dans le bassin. Nous sommes infatigables et nous marchons avec intrépidité, Mère elle-même trotte allègrement comme une vraie chèvre.

Je prends partout des notes comme une Anglaise ; mais hélas ! c'est demain samedi et je ne pourrai pas écrire. Je m'amuse comme une folle ; notre voyage répond entièrement à notre attente et il promet d'être aussi économique que possible. »

*Lecture préparée par l'APA, Association pour
l'autobiographie et le patrimoine autobiographique*

